



Revista aSEPHallus de Orientação Lacaniana
Núcleo Sephora de Pesquisa sobre o Moderno e o Contemporâneo
ISSN 1809 - 709 X

Lalangue de la lettre

Ana Žerjav Dussert

Orcid: [0000-0002-7304-5504](https://orcid.org/0000-0002-7304-5504)

Psicanalista e Filósofa

Professora na Unité ULIS (França)

Diploma de Estudos Aprofundados e Doutorado em Psicanálise na Escola Doutoral Práticas e Teorias do Sentido -
Domínio de Ciências Humanas e Sociais

E-mail: anadussert@hotmail.com

Resumé: La psychanalyse entre dans la lettre par une faute d'orthographe qui bascule d'emblée la norme alphabétique : c'est le néologisme d'un « apprendre à lire en s'alphabétissant » avec lequel Lacan, en commettant cette première faute d'orthographe dans l'apprentissage alphabétique de l'écriture, déplace la lettre comme support phonétique différentiel minimal, dans le champ de la bêtise, ce qui oblige la psychanalyse de passer par une lecture de ce qui se dit et suppose de « prendre la fonction d'écrit pour un mode autre du parlant dans le langage ». Alors la question se pose pourquoi on parle de la lettre et de l'écriture si la psychanalyse est essentiellement une pratique de parole, un dispositif, depuis Freud, de l'association libre, et non pas une pratique de l'écriture au sens de représentation de la parole voire de l'analyse d'un écrit, qu'il soit littéraire ou pas : pour analyser, on a besoin de l'énonciation. La lettre sera donc prise comme fonction du langage et de la jouissance.

Mots clés: Lalangue; Orthographe; Néologisme; Énonciation; Association Libre.

Lalíngua da letra: A psicanálise entra na letra através de um erro ortográfico que sacode de saída, a norma alfabética: É o neologismo "aprender a ler alfabetizando-se" com que Lacan, cometendo este primeiro erro ortográfico na aprendizagem alfabética da escrita, desloca a letra do lugar de suporte fonético diferencial mínimo, para o campo da estupidez, o que obriga a psicanálise a passar por uma leitura do que é dito e supõe "considerar a função de escrever como modo outro do ser falante na linguagem". Coloca-se então a questão de porque falamos da letra e da escrita se a psicanálise é essencialmente uma prática da fala, um dispositivo, desde Freud, de associação livre, e não uma prática da escrita como uma representação da fala ou mesmo da análise de uma obra escrita, literária ou não: para analisar, precisamos de enunciação. A letra será assim considerada como função da língua e do gozo.

Palavras-chave: Lalíngua; Ortografia; Neologismo; Enunciação; Associação Livre.

Lalangue of the letter: Psychoanalysis enters the letter through a spelling error that shakes the alphabetic norm from the outset: It is the neologism "learning to read by becoming illiterate" with which Lacan, committing this first orthographic error in the alphabetic learning of writing, displaces the letter from the place of minimal differential phonetic support, into the field of stupidity, which forces psychoanalysis to undergo an interpretation of what is said and supposes "to consider the function of writing as another mode of the talking being in language". The question then arises as to why we speak of the letter and of writing if psychoanalysis is essentially a practice of speech, a device, since Freud, of free association, and not a practice of writing as a representation of speech or even the analysis of a written work, literary or otherwise: to analyze, we need enunciation. The letter will thus be considered as a function of language and enjoyment.

Keywords: Lalangue; Spelling; Neologism; Enunciation; Free Association.

Lalangue de la lettre

Ana Žerjav Dussert

La psychanalyse entre dans la lettre par une faute d'orthographe qui bascule d'emblée la norme alphabétique: c'est le néologisme d'un "apprendre à lire en *s'alphabetissant*" avec lequel Lacan, en commettant cette première faute d'orthographe dans l'apprentissage alphabétique de l'écriture, déplace la lettre comme support phonétique différentiel minimal, dans le champ de la bêtise, ce qui oblige la psychanalyse de passer par une lecture de ce qui se dit et suppose de "prendre la fonction d'écrit pour un mode autre du parlant dans le langage" (Lacan, 2001, p. 504). Alors la question se pose pourquoi on parle de la lettre et de l'écriture si la psychanalyse est essentiellement une pratique de parole, un dispositif, depuis Freud, de l'association libre, et non pas une pratique de l'écriture au sens de représentation de la parole voire de l'analyse d'un écrit, qu'il soit littéraire ou pas: pour analyser, on a besoin de l'énonciation. La lettre sera donc prise comme fonction du langage et de la jouissance.

Lorsqu'on aborde la notion de l'écriture dans l'enseignement de Lacan, on peut montrer, à travers un détour dans l'histoire de l'écriture où se dégage l'équivoque de *lalangue*, que c'est autour de la lettre que se joue la fonction d'objet lorsque le discours touche au réel. En découle ce qu'on pourrait appeler une réduction de *lalangue* à l'écriture. L'hypothèse sera donc que Lacan accède à l'équivoque par l'écriture qui est déjà une façon d'élargir ce qu'il a abordé de la lettre dans sa lecture de Freud et qui coïncide avec le retour du refoulé à travers la répétition, le rêve et le symptôme. Dans ce détour, l'écriture matérialise la boucle qu'implique le travail de la lettre pour la ramener à sa source d'équivoque.

Lalangue avant la lettre

Dans *La troisième*, conférence à Rome qui date de 1974, Lacan (1974/2021) reprend ce qu'il appelle *lalangue* dans un seul mot qui joint l'article et le nom, donc avant leur séparation par le découpage de la langue comme système des différences. *Lalangue* n'est pas un concept linguistique comme cela a pu être celui du signifiant, même s'il a été profondément remanié, en termes de lettre, pour l'usage de la psychanalyse. Il s'agit de saisir ce qui de la langue, qui véhicule la mort du signe, s'anime d'une vibration des sons avant même qu'ils entrent dans la composition signifiante ou ce qu'on appelle la syntaxe. La définition que donne Lacan de *lalangue* dans son séminaire *Le sinthome* (1976/2005) est la suivante:

ce qui caractérise lalangue parmi toutes, ce sont les équivoques qui y sont possibles, comme je l'ai illustré de l'équivoque de deux avec d'eux. Si quelque chose dans l'histoire peut être supposé, c'est bien que c'est l'ensemble des femmes qui a engendré ce que j'ai appelé lalangue, devant une langue qui se décomposait, le latin dans l'occasion, puisque c'est de cela qu'il s'agissait à l'origine de nos langues. (Lacan, 1976/2005, p. 117).

L'équivoque de *deux* avec *d'eux* auquel il se réfère ici, Lacan l'avait abordé dans sa troisième conférence à Rome où il dit ceci:

Lalangue, c'est ce qui permet que le *vœu*, souhait, on considère que ce n'est pas par hasard que ce soit aussi le *veut* de *vouloir*, troisième personne de l'indicatif – que le *non* niant et le *nom* nommant, ce n'est pas non plus par hasard – que *d'eux*, d'avant ce *eux* qui désigne ceux dont on parle, ce soit fait de la même façon que le chiffre *deux*, ce n'est pas par hasard, ni non plus arbitraire, comme dit Saussure. Ce qu'il faut concevoir, c'est le dépôt, l'alluvion, la pétrification qui s'en marque du maniement par un groupe de son expérience inconsciente. (Lacan, 1974/2021, p. 25).

Si *lalangue* comme l'ensemble des équivoques qui y sont possibles n'est pas arbitraire, c'est parce qu'il ne s'agit pas de la langue en deux mots, mais de ce qui matérialise l'inconscient qui se dépose dans les langues. C'est cela les équivoques de *lalangue*. Voyons alors comment *lalangue* se lie à l'histoire en termes de ce dépôt, de l'alluvion et de la pétrification, c'est-à-dire précisément en termes d'écriture qui lui est inhérente dans la mesure où elle accueille une jouissance. De la nature différentielle de la lettre en tant que signifiant Lacan passe à la lettre comme écriture d'une jouissance qu'est *lalangue*.

Dans ces deux paragraphes que nous avons cités et qui définissent le terme de *lalangue* comme cette notion tardive dans l'enseignement, abordée depuis le séminaire *Encore* (Lacan, 1975), Lacan reprend en effet un développement beaucoup plus long qu'il a fait déjà en 1961, dans son séminaire *L'identification* (Lacan, 1961-1962). et qui peut se lire comme un retour à l'écriture avec lequel il élargit la notion de la lettre qui circulait dans son enseignement depuis ses débuts. Ce retour à l'écriture pourrait se lire déjà comme une réduction du mythe *avant la lettre*, c'est-à-dire avant que Lacan remanie le complexe d'Œdipe pour aller au-delà, vers la structure – c'est le cheminement du séminaire *L'envers de la psychanalyse* (Lacan, 1969-1970/1991). Ceci est important car la lettre comme ce qui fait bord à la jouissance qu'elle accueille dans sa bordure ne peut se déployer qu'après la déconstruction de ce mythe fondateur de la psychanalyse freudienne dont les germes se trouvent déjà dans l'abord de l'écriture à travers l'histoire et la structure de la langue. Il s'agit donc de montrer comment la notion de l'écriture traverse celle de la langue dans sa dimension historique qui matérialise, par un effet de retour, la structure en tant que telle.

L'écriture, c'est la topologie

Lorsque Lacan introduit la notion de l'écriture dans son enseignement, il s'agit de répondre à une double exigence: théorique et clinique. D'emblée, la problématique de l'écriture devient un enjeu topologique, ce qui a été déjà la façon dont Freud aborde l'écriture aux étapes différentes de ses élaborations. Tout d'abord, la notion de *Bahnung*, le frayage, abordé dans *Esquisse d'une psychologie scientifique* (Freud, 1950[1895]/1996d): Freud cherche ce qui pourrait faire une barrière de contact

entre différents types de neurones et différents systèmes de l'appareil psychique afin d'expliquer ainsi la notion de la mémoire, de la trace mnésique, comme réapparition d'une excitation. Lacan remarque à juste titre que cette tentative aboutit dans la problématique de l'hallucination qui rend pour Freud difficile d'expliquer non pas tant une excitation inconsciente, mais précisément le mécanisme de la conscience. Lacan en tirera par la suite la notion du désir (Lacan, 1959-1960/2019).

Quelques années plus tard, dans *Interprétation du rêve* (1900/1996a), Freud aborde explicitement la notion de l'écriture *via* le rêve, lorsqu'il souligne qu'un rêve est à lire. Il s'oppose ainsi à l'interprétation du rêve en fonction de l'image et d'un répertoire des clés. Il s'agit pour lui d'accéder au rêve par la lettre, c'est-à-dire de le concevoir en termes de déchiffrement d'une écriture qui repose sur les éléments distinctifs et donc phonétiques, en faisant un parallèle avec le déchiffrement des hiéroglyphes. Le rêve est un rébus et sa lecture nous mène vers le désir inconscient qui anime sa formation. Dans les derniers chapitres, Freud (1900/1996a) reprend l'idée de l'appareil psychique et la notion de la mémoire comme trace mnésique, une quantité sans qualités, constitutive de l'inconscient. Il oscille entre une vision topique des différents systèmes interactifs et une vision dynamique, envisagée sous forme des processus d'investissements. C'est ici que Laplanche et Leclaire ont pu reprendre la question de la double inscription: est-ce qu'une impression s'inscrit dans des systèmes différents, conscient et inconscient, ou alors ne dépend que de l'investissement qu'on accorde à une seule inscription dont dépend l'état conscient ou inconscient. C'est finalement en 1925/1996b, dans son texte *Note sur le Bloc-notes magique* que Freud propose un modèle de l'appareil psychique qui lui permet de résoudre le problème de *topos* qu'il a rencontré dès *L'Esquisse*, et qui aborde les perceptions sous forme des inscriptions sur un bloc-notes. Celui-ci se constitue d'une feuille fine, posée sur un bloc de cire. Lorsqu'on écrit sur la feuille, on obtient une trace dans la cire, mais la feuille de celluloïd peut se détacher du fond et redevenir vierge et sans traces. Alors cet objet permet de résoudre le paradoxe des systèmes d'inscription différents: un système toujours prêt et libre d'accueillir des nouvelles perceptions, donc vide (le système préconscient-conscient ou la mémoire vive), puis un système de sauvegarde des perceptions, le disque dur, dont le rôle sera aussi celui de la reproduction des traces et leur mise en circulation dans d'autres systèmes, c'est-à-dire à proprement parler la répétition. Pour Lacan, ce dispositif freudien pose une double problématique: il suppose, en effet, des systèmes différents sans pour autant aborder la façon dont ils communiquent; puis il substantialise l'inconscient sous forme d'une impression irréversible. Sa première remarque sera donc celle de dire que le sujet de l'inconscient ne repose pas dans les inscriptions pérennes dans la cire, mais plutôt dans le passage entre systèmes, c'est sa dynamique. Il sera donc à faire apparaître dans les interstices de ces strates. Au lieu de se fier à la magie de ce bloc-notes, Lacan abordera la topologie propre à ce sujet de l'inconscient qui sera donc en lien avec l'écriture. Non pas la surface et la profondeur, la pérennité et l'instant, la face et la double face, voire la double inscription, mais plutôt une seule face, voire une seule surface qui est celle de la bande de Moebius, cet objet tout à fait particulier qui fait qu'on passe de l'endroit à l'envers en continuant sur une seule face. Le sujet sera donc à faire apparaître dans la torsion de cette surface.

Pour Lacan, l'écriture est cette topologie tout à fait singulière qui dé-substantialise l'inconscient. Tout au long de son enseignement, il insiste qu'elle ne soit pas à considérer en termes d'une impression, mais plutôt en tant que ce seul bord sur lequel se profile une torsion et qui contourne un trou – c'est dans cette topologie tout à fait nouvelle que Lacan reconsidère l'avènement de l'écriture. Et c'est cela l'unarisme lacanien.

Et l'unarisme est essentiellement une question clinique que Lacan examine à travers la problématique de l'identification et la fin de l'analyse. Est-ce que la fin de l'analyse, on peut l'aborder autrement qu'en termes d'identification à l'analyste, porteur d'un moi fort comme modèle? C'était le contexte clinique des analyses menées à l'IPA au début des années soixante. Or, Lacan sera à la recherche d'une autre fin, au-delà du roc de la castration, toujours articulé à la demande, et auquel bute l'analyse freudienne. Qu'est-ce donc l'identification, le Un d'un trait qui n'est pas le même que l'idéal de l'analyste. Il en sera ici question de l'écriture.

Et pour arriver à l'écriture, il faut passer par le trait, ce un seul trait que Lacan prélève dans l'identification au trait unaire dans la *Massenpsychologie* de Freud: identification par *einzigiger Zug* dont il fait l'emblème de l'identification symbolique. C'est l'inscription même du sujet dans l'Autre, maqué par la différence que matérialisent les traits, les coches sur l'os magdalénien gravé par un homme préhistorique qui ne sait pas encore écrire. Or, ces traits, plus qu'ils se ressemblent, plus ils sont différentiels puisqu'ils effacent tout signe distinctif de la chose – ce ne sont pas des différences qualitatives, mais purement signifiantes. Alors il ne s'agit pas de dire de quoi ces traits sont des traits, mais de saisir la façon dont ils inscrivent le sujet à travers la répétition d'un même trait qui différencie en se répétant en tant qu'un, en tant que compté pour Un. Le multiple se profile alors sur le fond d'un effacement qui sera celui du sujet, représenté dans l'ordre de l'Autre. Ces premières marques sont le signifiant en tant que lettre, différente du signe. Mais ces traits, supportés par les effets idéalisants du signifiant, matérialisent aussi la pulsion au principe de leur répétition.

Sur le nom propre

Afin d'expliquer le mécanisme du trait dans l'avènement de l'écriture, Lacan fera un détour par la fonction du nom propre qui matérialise le mieux le trait unaire – ici le nom propre, mais cela peut être aussi le nom propre produit dans l'analyse, comme celui de "Pôor(d)j'e-li" élaboré par Serge Leclaire que Lacan reprend en termes de suture, et dans une certaine mesure on peut considérer pour nom propre aussi le *sinthome* comme fonction d'une lettre, c'est-à-dire ce à quoi le sujet s'identifie à la fin de l'analyse. Ce détour dans le nom propre examine la structure pour, ensuite, revenir à l'histoire de l'écriture à son principe. (Lacan, 1961-1962).

Le nom propre joue toujours un rôle important dans l'analyse, non seulement sur le plan de ce que l'histoire familiale a pu y déposer comme sens, mais précisément en tant qu'encrage libidinal du sujet qui organise son fantasme. Dans *Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien*, Lacan (1960) aborde le nom propre depuis la formule du signifiant comme ce qui représente

le sujet pour un autre signifiant. Ce signifiant Un sera donc celui pour qui tous les autres représentent le sujet: sans lui, les autres ne représentent rien. Ce signifiant comme tel et imprononçable, "mais non pas son opération, nous dit Lacan, car elle est ce qui se produit chaque fois qu'un nom propre est prononcé. Son énoncé s'égale à sa signification" (Lacan, 1966, p. 819). On voit ici se dessiner ce joint entre sujet et le S_1 , source de jouissance.

Parmi les signifiants, le nom propre se caractérise par le fait que, d'une langue à l'autre, il ne change pas. Il est en quelque sorte rebelle à la traduction, les logiciens disent qu'il est trop rigide. Il traverse tous les mondes possibles sans se plier à leurs règles et usages, ou en tout cas en subissant le moins de changements phonétiques possible. Et même quand il porte un sens il n'est jamais traduit dans une autre langue selon le sens. La traduction ou la retranscription du nom propre avec un nom commun se heurte toujours à la fonction dont il est porteur. Depuis la fin du XIXe siècle, les philosophes, les linguistes et les logiciens se sont intéressés à ce nom singulier du stock de la langue et ont élaboré deux approches antagonistes : une première qui part du principe que la référence ne peut s'atteindre que par la description d'un certain nombre de qualités de l'objet (Frege, Searl). Ici, on peut se référer à des particuliers absents car le nom propre indique un faisceau des descriptions qui lui sont équivalentes. Puis, la deuxième approche, qui accentue la désignation directe du référent ou de l'objet sans prendre en compte le contenu sémantique (Gardiner, Russell, Mill).

Dans son approche, Lacan choisit plutôt cette deuxième voie tout en apportant un tour de vis supplémentaire, conformément à sa théorie du signifiant. Il s'appuie notamment sur les thèses de Sir Alan Gardiner, égyptologue, mais aussi linguiste, qui publie en 1940, puis en 1954, *La théorie des noms propres*, un livre où il discute et affronte les propositions de Bertrand Russell à ce sujet. (Gadiner, 2010). Russell définit le nom propre comme *a word for particular*, le mot pour le particulier ou le mot représentant des particuliers, et ce particulier est tellement particulier que Russell interdit de considérer Socrate pour un nom propre puisque son particulier, depuis longtemps, n'est plus en vie. (Russell, 2002). Lorsque nous employons le mot "Socrate" il s'agit en réalité, pour Russell, d'une description. De sorte que le seul vrai nom propre au strict sens logique, ne peut être appliqué qu'à un particulier dont le locuteur a une connaissance directe, les termes du type "ceci" ou "cela", eux-mêmes plus les noms propres qu'un Socrate! Gardiner trouve cet argument absurde et propose plutôt une analyse linguistique du nom propre. En s'appuyant sur les thèses de John Stuart Mill qui définit le nom propre comme une marque dénuée de sens, donc un nom non connotatif (Mill, 1988), Gardiner dira que le nom propre, à la différence du nom commun, même s'il peut porter un sens, ce n'est pas ce sens-là qui fonctionne en tant que nom propre, non plus une marque qui s'applique à l'objet, comme le propose Mill, mais plutôt le son, le son comme distinctif: le nom propre est "un mot qui permet d'identifier en vertu de sa seule sonorité", un mot dont "le pouvoir d'identification, et donc distinctif, de la sonorité, est montré sous sa forme la plus pure et la plus convaincante", à la différence des noms communs qui se caractérisent par "la prédominance du sens sur le son" (Gardiner, 2010, pp. 83-84). Le nom propre est "un mot ou un groupe de mots reconnu comme indiquant ou tendant à indiquer l'objet ou les objets au(x)quel(s) il fait

référence en vertu de sa seule sonorité distinctive, sans prendre en considération quelque sens que puisse posséder ce son. (Gardiner, 2010, p. 91). La distinctivité du son est discutable lorsqu'on pense aux noms propres ou prénoms dont l'usage est très courant, comme John, ce pourquoi Gardiner qui extériorise en quelque sorte le trait distinctif en dehors du système d'une langue, donne pour exemple des noms propres les plus démonstratifs les noms comme *Vercingétorix* ou *Popocatépetl*, uniques dans leur genre. Or, le son comme distinctif renvoie, pour Lacan, directement au système différentiel d'une langue, c'est-à-dire à sa dimension signifiante. Gardiner introduit ensuite un sujet que Lacan qualifiera de psychologique puisqu'il dira que le "son" du nom propre implique l'attention qu'on y porte, c'est-à-dire le fait qu'on prête une attention prépondérante à la forme distinctive des noms propres (Gardiner, 2010, p. 88), contrairement à ce qui se passe dans le discours commun qui peut fonctionner précisément dans la mesure où l'on ne focalise pas notre attention à la façon dont résonne la langue, autrement dit, on ne prête pas attention à la sonorité des mots, mais à leur sens. Or, Lacan récuse cette hypothèse: la fonction du sujet n'est pas à chercher dans la psychologie de l'attention faite à la sonorité du nom propre, mais uniquement dans sa référence au signifiant:

Il y a un sujet qui ne se confond pas avec le signifiant comme tel, mais qui se déploie dans cette référence au signifiant, avec des traits, des caractères parfaitement articulables et formalisables, et qui doivent nous permettre de saisir, de discerner comme tel le caractère idiomatique [...] du nom propre. (Lacan, 1961-1962).

Et c'est précisément dans cette fonction signifiante du nom propre que Lacan va réintroduire et reconsidérer la fonction de la lettre en termes de sujet, puisque le nom propre mène la lettre plus loin du jeu de signifiant dont elle portait le nom, de façon poétique dans *La lettre volée*, puis en tant qu'instance de la lettre dans l'inconscient: "Je pose, dit-il, qu'il ne peut y avoir de définition du nom propre que dans la mesure où nous nous apercevons du rapport de l'émission nommante avec quelque chose qui, dans sa nature radicale, est de l'ordre de la lettre". (Lacan, 1961-1962). C'est en s'appuyant sur la fonction du nom propre dans le rapport de ce qu'il appelle "l'émission nommante" à la lettre que Lacan sera amené à développer sa théorie de l'écriture, une théorie tout à fait inouïe, d'autant plus car elle surgit au cœur du discours analytique tout en s'articulant aux recherches archéologiques et historiques. Est-ce, dans l'esprit freudien du *Moïse et monothéisme* (Freud, 1939/1996c), un espoir ou une tentative de justification historique, donc scientifique, du discours analytique, une tentative d'entremêler les discours?

La naissance de l'écriture

Au contraire, Lacan reste parfaitement psychanalyste tout en se basant sur les apports historiques. Il prend pour son point de départ cet immense ouvrage de James Février, *L'histoire de l'écriture* qui a paru quelques années auparavant, en 1959 et qui reste toujours un ouvrage de référence.

De ces quelques 600 pages où Février expose largement toute la palette des écritures du monde, parcourt leur évolution sur divers continents, depuis les formes les plus primitives jusqu'aux écritures phonétiques, de tout cet immense matériel détaillé et très érudit Lacan dégage une seule hypothèse sur la naissance de l'écriture, qui paraît simple:

Vous y verrez s'y étaler avec évidence quelque chose, dont je vous indique le ressort général parce qu'il n'en est en quelque sorte pas dégagé et qu'il est partout présent, c'est que, préhistoriquement parlant, [...] tout ce que nous pouvons voir de ce qui se passe dans l'avènement de l'écriture, et dont voici très précisément le résultat posé, articulé devant vous, tout se passe de la façon suivante : sans aucun doute nous pouvons admettre que l'homme, depuis qu'il est homme, a une mission vocale comme parlant. (Lacan, 1961-1962).

A cette hypothèse de la mission vocale de l'homme, Lacan va rajouter ses développements précédents concernant le trait unaire, à partir de l'os magdalénien, mais aussi d'autres exemples, comme des cailloux et galets peints trouvés au Mas-d'Azil en France – qui datent du épipaléolithique, 12 500 av. J.-C –, sur lesquels figurent également des traits, traits distinctifs que Lacan reconnaît en tant que signifiants; puis, à la base des fouilles et découvertes d'un autre égyptologue, Flinders Petrie, des poteries de l'époque préhistorique où figurent les marques qui ont à peu près toutes les formes qu'on retrouve longtemps après dans l'alphabet grec, étrusque, latin, et phénicien. Pour tout ce qui est trait ou composition des traits, y compris déjà les systèmes plus complexes de l'écriture cunéiforme, égyptienne, chinoise ou autre, tout trait qui pourrait être soit déjà lui-même un idéogramme ou alors se composer avec d'autres traits dans une lettre idéographique, Lacan dira que la valeur de ces traits et de ces lettres est strictement signifiante: "Toutes les écritures idéographiques sans exception, ou dites idéographiques, portent la trace de la simultanéité de cet emploi qu'on appelle idéographique avec l'usage qu'on appelle phonétique du même matériel" (Lacan, 1961-1962). La récusation de l'hypothèse idéographique pour ce qui concerne le champ du signifiant ne pourrait être plus claire, et elle est à lire dans la continuité des propositions que fait Lacan sur les traits et les marques préhistoriques. Lacan refuse l'idée d'une évolution de l'écriture à partir de l'abstraction des idéogrammes et leur transformation en lettres phonétiques: l'écriture est d'emblée phonétique car seul le phonème en tant que la plus petite unité distinctive d'une langue, peut fonctionner dans un système des différences. Pour Lacan, l'idéogramme n'est jamais à lire selon sa nature picturale. Depuis les traits tout à fait primitifs et sans aucun système d'écriture, les traits simples comme les coches sur un os ou alors les traits parallèles sur un caillou, depuis que le trait existe et depuis que le trait est un trait, on y reconnaît, c'est la thèse de Lacan, sa nature différentielle. Et à cette nature différentielle il rajoute l'hypothèse de ce qu'il appelle la mission vocale de l'homme, le fait donc que l'homme vocalise quelque chose qui existe déjà comme trait. La lettre est déjà là dans sa matérialité. Cette hypothèse se confirme aussi par le fait que dans l'histoire de l'écriture, les peuples, pour écrire leurs langues, ont régulièrement emprunté les écritures

des autres langues – les Akkadiens ont emprunté et adapté l'écriture sumérienne; l'alphabet phénicien proviendrait le plus probablement des hiéroglyphes; l'écriture égyptienne était très probablement influencée par l'écriture sumérienne; l'écriture hébraïque est une variante de l'écriture araméenne qui est elle-même un dérivé de l'écriture phénicienne; l'écriture consonantique phénicienne était emprunté aussi par les Grecs qui lui ont affecté des voyelles et décomposé les syllabes; l'alphabet grec oriental a influencé l'écriture latine; les Japonais ont emprunté l'écriture chinoise... les exemples ne manquent pas, ils constituent l'histoire de l'écriture et il est très souvent impossible de trancher entre plusieurs explications de ces emprunts et de leurs évolutions. (Février, 1959). Or, ces emprunts rendent évidente une chose, à savoir que dans l'histoire de l'écriture, il y a quelque chose de rétroactif: une première écriture ne devient écriture au sens propre du terme qu'au moment où elle est vocalisée, donc empruntée et utilisée par un peuple pour symboliser sa propre articulation phonétique. L'hypothèse qu'émet Lacan sur la naissance de l'écriture est donc la suivante:

L'écriture comme matériel, comme bagage attendait là, à la suite d'un certain processus [...], celui de la formation de la marque qui aujourd'hui incarne ce signifiant dont je vous parle. L'écriture attendait d'être phonétisée, et c'est dans la mesure où elle est vocalisée, phonétisée comme d'autres objets, qu'elle apprend, l'écriture, si je puis dire, à fonctionner comme écriture. (Lacan, 1961-1962).

C'est donc en tant que le sujet phonétise les marques et les traits qui sont déjà une écriture, dans la mesure où ce qui la caractérise est le fait qu'elle isole le signifiant comme trait distinctif, en tant que le sujet s'aperçoit qu'une telle marque peut supporter un tel son et que ce son est différent d'un tel autre, puis que l'aspect sonore des marques renverse finalement leur fonction, de sorte que ces signes commencent à fonctionner comme phonèmes dans un système des différences phonétiques, c'est ainsi que, selon Lacan, naît l'écriture phonétique. Toute écriture, même idéographique, est d'emblée phonétique, puisque le dessin, l'idéogramme, n'est lui-même qu'un "dessin effacé" (Lacan, 1961-1962). Autrement dit, dès le début, il fonctionne comme un phonème. L'origine de l'écriture coïncide avec l'effacement de l'objet, dont l'écriture ne retient que la marque, le trait de son unicité. Et en effet, le déchiffrement des hiéroglyphes égyptiens était possible précisément grâce à cette découverte que les images n'ont pas uniquement une valeur représentative, mais se combinent également selon leur valeur phonétique, ce sont des phonèmes qui structurent le langage, et ceci même dans une écriture non alphabétique. Cette propriété ne concerne pas uniquement l'écriture hiéroglyphique, mais également d'autres écritures non alphabétiques. Ainsi, l'évolution des caractères chinois atteste de ce même usage phonétique, le lexique chinois s'élargit grâce aux homophones qui permettent d'écrire un mot avec le caractère d'un autre mot: "la graphie de la main droite (𠂇), prononcée *you*, ou la graphie du sacrifice en général (𠂇) prononcée également *you*, ont été utilisées pour noter le verbe "avoir", prononcé lui aussi *you*" (Le Sycomore, 1982, comme cité dans Julien, 1990, pp. 160-161)¹. En Mésopotamie, la

langue sumérienne a suivi ces mêmes principes d'usage phonétique:

L'homophonie, courante dans la langue sumérienne, a dû donner l'idée d'utiliser un pictogramme pour désigner, non pas l'*objet* qu'il représentait, directement ou non, mais un autre objet dont le *nom* était phonétiquement identique, ou voisin. [...] Utiliser le pictogramme de la flèche (*t*) pour désigner autre chose qui se disait également *ti*: "la vie", c'était bel et bien *couper* la relation première de ce signe à un *objet* (la flèche), pour l'arrêter à un *phonème* (*t*), c'est-à-dire quelque chose, non du domaine de la réalité extra-mentale, mais de la seule langue parlée, et quelque chose de plus universel. (Le Sycomore, 1982, comme cité dans Julien, 1990, pp. 160-161)

La découverte de l'usage phonématique à l'origine de l'écriture, dont on dispose maintenant des multiples preuves, vient à l'appui à l'hypothèse de Lacan sur l'avènement de l'écriture, et elle se combine avec une autre découverte qui était également indispensable dans le processus du déchiffrement des hiéroglyphes. En effet, en étudiant la pierre de Rosette – la stèle qui a permis le déchiffrement des hiéroglyphes par une étude comparative, puisqu'y figurent trois versions du même texte, en trois écritures différentes: alphabet grec, écriture égyptienne démotique et écriture hiéroglyphique –, en étudiant les écritures sur cette pierre et en les comparant aussi avec d'autres inscriptions hiéroglyphiques déjà identifiées, Jean-François Champollion arrive à déchiffrer, grâce précisément à sa lecture phonétique des signes hiéroglyphiques, deux noms propres, Cléopâtre et Ptolémée, ce qui lui a ensuite permis de déchiffrer le reste du texte et composer l'alphabet des caractères hiéroglyphiques phonétiques.

C'est donc grâce aux noms propres dont la phonétique et la structure restent invariables d'une langue à l'autre que Champollion arrive à déchiffrer les hiéroglyphes qui sont, en tant qu'écriture, d'emblée liés à ces noms. Selon Lacan, cela témoigne du fait que le nom propre qui enracine le sujet est lié non pas "à la phonétisation comme telle, à la structure du langage, mais à ce qui déjà dans le langage, est prêt à recevoir cette information du trait" (Lacan, 1961-1962). Autrement dit, le nom propre est à l'origine même de l'écriture car il supporte ce son distinctif comme marque du sujet. Or, une question se pose: si le nom propre est ce trait unique qui se caractérise par le fait de conserver sa structure d'une langue à l'autre, est-ce que cela ne nous ramène pas à la définition de Russell du nom propre comme *word for particular*? Est-ce qu'on ne retombe pas dans une substance qui colle au nom, rebelle à s'en séparer, la désignation directe du signifiant comme objet – un sujet psychologique qui traverse les univers linguistiques par le seul fait d'avoir un nom qui le désigne, et ne désigne que lui et lui seulement? Or, ce long parcours dans l'histoire de l'écriture permet à Lacan de dégager justement la nature *effaçante* du signifiant, ce par quoi il se distingue du signe. Il n'est que la marque de ce qu'il efface. Il s'agira donc de déterminer non pas le sujet au sens psychologique, mais le sujet au sens structural. Alors, une conclusion s'impose : la naissance de l'écriture est coextensive avec le fondement

du sujet, suspendu au nom propre comme trait unaire qui incarne sa propre disparition². (Lacan, 1961-1962). L'écriture qui advient dans l'après-coup de l'acte du sujet, de sa mission nommante, vocalisante, s'impose désormais comme noyau de la pratique analytique, puisque Lacan, en discutant l'histoire de l'écriture, ne cesse de parler en psychanalyste:

Dans ce rapport premier du sujet, dans ce qu'il projette derrière lui *nachträglich* par le seul fait de s'engager par sa parole, d'abord balbutiante, puis ludique, voire confusionnelle, dans le discours commun, ce qu'il projette en arrière de son acte, c'est là que se produit ce quelque chose vers quoi nous avons le courage d'aller, pour l'interroger au nom de la formule *Wo Es war, soll Ich werden*, que nous tendrions à pousser vers une formule très légèrement différemment accentuée, dans le sens d'un étant ayant été, d'un *Gewesen* qui subsiste pour autant que le sujet, s'y avançant, ne peut ignorer qu'il faut un travail de profond retournement de sa position pour qu'il puisse s'y saisir. (Lacan, 1961-1962).

L'écriture qui advient en étant vocalisée comme cette première écriture qu'est le signifiant, par l'acte du sujet qui s'y inscrit, qui s'inscrit dans l'Autre par le trait qui l'incarne, dessine, à son tour, une trajectoire sur le parcours de laquelle il doit advenir en tant que sujet. Nous voyons ici ce redoublement logique du sujet, en tant qu'acte et en tant que trajectoire, reliés dans une temporalité d'après coup qui constitue le processus de la psychanalyse, fondé sur la notion de l'écriture.

Nous voyons à quel point ce qui constitue l'avènement de l'écriture en tant que telle est liée à la négation, la négation intrinsèque au travail du signifiant, ce trait unaire qui n'est qu'un effacement. Ceci est le point principal de ce parcours que fait Lacan dans l'histoire de l'écriture, afin d'y dégager ce qui concerne la structure du sujet. Et quand il donne sa définition du signifiant comme ce qui représente le sujet pour un autre signifiant, il faut souligner précisément le fait que ce sujet que le signifiant représente n'est pas un sujet psychologique, mais un sujet dont l'existence, l'être et l'identité se déterminent dans l'ordre de l'Autre, tout en étant un sujet en chair et en os, un sujet pulsionnel: c'est le point que Lacan avance avec l'identification par le trait unaire, le nom propre, et l'acte de négation. Le nom propre vient de l'Autre, mais marque la singularité du sujet. Il s'agit d'un pas supplémentaire par rapport à la conception du sujet précédente, où il était absorbé et déterminé par le langage, et ceci sans reste.

Le "pas" de la négation: un jeu d'équivoque

Voyons de plus près, et pas par pas : Lacan nous présente la négation en trois temps, s'appuyant sur le morphème "pas" de la négation, mais aussi, à travers l'homonymie, sur une œuvre de littérature de jeunesse, *Robinson Crusoé*, où il exploite la portée du "pas" de Vendredi, le futur compagnon de Robinson, dans le sable. (Lacan, 1961-1962). Cet exemple de "pas" de Vendredi rapproche la négation à l'écriture, puisqu'un pas, c'est aussi une trace, une trace de pas dans le sable

qui est une écriture. Le premier temps, c'est celui du signe qui représente quelque chose pour quelqu'un: un pas dans le sable, c'est un signe pour Robinson. Quand il voit ces traces, il sait qu'il n'est pas tout seul sur l'île qui n'est finalement pas si déserte qu'il ne l'avait pensé. Le pas est le signe d'une présence. Or, il y a maintenant, autour du premier pas, les pas de Robinson, son piétinement et ses propres traces dans le sable, tout autour du premier pas qu'il ne cesse d'observer. Comment faire pour les effacer, comment faire pour effacer les traces de son propre passage? S'il constate, à son retour, que les traces ont disparu, qu'il y a un sujet réel, celui qui se détermine par le fait d'avoir effacé ses traces, puisque "dans cette disparition de la trace, ce que le sujet cherche à faire disparaître, c'est son passage de sujet à lui" (Lacan, 1961-1962). La disparition des traces et redoublée de la disparition visée, celle du sujet, son acte de (se) faire disparaître. Dans cet acte même, Lacan reconnaît le rapport du sujet au signifiant, dont la structure "converge vers l'émergence de ces moments de *fading* proprement liés à ce battement en éclipse de ce qui n'apparaît que pour disparaître, et reparaît pour de nouveau disparaître, ce qui est la marque du sujet comme tel" (Lacan, 1961-1962). Le sujet réel, c'est celui qui se fait disparaître dans l'Autre pour y réapparaître, il y a une pulsation de la présence dans l'absence et *vice versa*. Puis, troisième temps: une fois la trace effacée, le sujet peut tracer un cerne pour marquer l'endroit où il l'a trouvé, et ce cerne est dès lors quelque chose qui le concerne lui, le sujet, c'est un repère qui coïncide, nous dit Lacan, avec la naissance du signifiant. Le signifiant est une trace, mais une trace qui entoure quelque chose d'effacée, il n'y a plus de signe. C'est une trace qui fait retour autour d'une trace effacée: une négation, mais aussi un franchissement. Ceci explique que l'articulation d'un signifiant se déroule toujours en trois temps:

Un signifiant, c'est une marque, une trace, une écriture, mais on ne peut pas le lire seul. Deux signifiants, c'est un pataquès, un coq à l'âne. Trois signifiants, c'est le retour de ce dont il s'agit, c'est-à-dire du premier. C'est quand le pas marqué dans la trace est transformé dans la vocalise de qui le lit en pas que ce pas, à condition qu'on oublie qu'il veut dire le pas, peut servir d'abord, dans ce qu'on appelle le phonétisme de l'écriture, à représenter pas, et du même coup à transformer la trace de pas éventuellement en le pas de trace. (Lacan, 1961-1962).

Le signifiant naît dans l'homonyme: c'est aussi là où l'exemple du pas de Vendredi devient l'exemple du jeu de signifiant et le pas de la négation. Premier temps: la dénotation, le pas comme signe, comme trace, la trace d'un pas; deuxième temps, le sujet qui vocalise le mot "pas" et l'ouvre à l'homonymie: le pataquès, fausse liaison des mots; le coq à l'âne, il prend un mot pour un autre, change le sujet, ouvre la dimension symbolique. Troisième temps: le retour du premier temps dans un jeu de mots, la naissance du signifiant, de la lettre, dans l'après-coup de l'équivoque: le premier "pas" de la **trace de pas** fait retour, à travers la vocalisation du "pas", dans le "pas" d'un **pas de trace**. Le signe est effacé, le jeu est joué: dans l'intervalle de ce "pas" de la négation, s'éclipse le sujet vocalisant. Il est alors à repérer dans les syncopes du jeu de langage. On assiste ici pour ainsi dire à la naissance de la

lettre dans l'équivoque. Et avant même que Lacan développe le S_2 et termes du savoir, on est déjà dans l'après-coup de sa destitution à travers l'homonymie: le S indexé 2, c'est l'Autre en tant qu'il équivoque, c'est le double sens³. (Lacan, 1976).

Ce rapport de la lettre au langage qui résume ici plusieurs niveaux de la réflexion de Lacan – celui de la naissance de l'écriture, celui du pas de la négation qui efface le signe, et celui du jeu de signifiant, où s'éclipse le sujet – n'est pas à lire au sens évolutif. Même lorsqu'on considère l'évolution d'une langue et de sa syntaxe, ce que l'on trouve dans la matérialité de ses traces, ce n'est que l'ensemble d'équivoques que l'histoire y a déposées⁴: un tel mot qui a donné, par l'équivoque, une telle lettre et ensuite, dans sa composition avec une autre lettre, un autre mot, puis, en enlevant un bout qui se rajoute de l'autre côté, un troisième, et ainsi de suite, ces jeux de mots qui sont à proprement parler les jeux de lettres qui constituent l'histoire d'une langue sont à lire dans leur sens littéral:

On ne part pas d'une origine épaisse, sensible, pour dégager de là une forme abstraite. Il n'y a rien qui ressemble à quoi que ce soit qui puisse être conçu comme parallèle au processus dit du concept, même seulement de la généralisation. On a une suite d'alternances, où le signifiant revient battre l'eau, si je puis dire, du flux par les battoirs de son moulin, sa roue remontant chaque fois quelque chose qui ruisselle, pour de nouveau retomber, s'enrichir, se compliquer, sans que nous puissions jamais à aucun moment saisir ce qui domine, du départ concret où de l'équivoque. (Lacan, 1961-1962)

Ce moulin à l'eau – les godets qui puisent de l'eau pour la faire remonter puis, dans un jeu des acrobaties où elle ruisselle⁵, clapote et bouillonne, la faire retomber, goutte par goutte, dans le flux de la rivière, non sans la jeter dans un tourbillon d'où elle remonte à la surface pour être ressaisie de nouveau par les godets du moulin –, n'est-ce pas un moulin à paroles, le jeu de signifiant qui fait remonter, dans un après-coup, les flux de la langue, et dans cette surprise, fait surgir le sujet, suspendu à la lettre comme principe de ce jeu?

Avec ce moulin à paroles que fait tourner le signifiant, Lacan est très loin de la tentative freudienne d'aborder l'histoire pour confirmer le mythe, alors qu'il se lance lui-même sur ce terrain glissant, en cherchant l'origine de l'écriture. Or, si l'histoire se résorbe dans le moulin à paroles, et l'évolution et le progrès dans un tournage en rond, c'est parce que toute recherche d'origines quelle qu'elle soit – c'est-à-dire le fantasme –, est toujours déjà prise dans un réseau des signifiants, de sorte que ce qu'on y trouve, d'une manière rétroactive, ce ne peut être que l'avènement du sujet, ou la structure. Dans l'histoire de l'acquisition du langage, la psychanalyse ne relève pas de ce qui se forme à travers le découpage linguistique, mais d'emblée de l'équivoque.

L'approche freudienne d'aborder l'histoire est la tentative d'une justification scientifique, d'une justification par un dehors du discours analytique, celui de la science historique, censée apporter des preuves irréfutables aux recherches qui structurent le champ psychanalytique. Ainsi Freud, afin

d'appuyer sa théorie de complexe d'Œdipe comme maître-mot de la psychanalyse, cherche un événement historique qui aurait pu, sur le plan de la phylogenèse, faire preuve du matériel élaboré à partir de l'ontogenèse. Il écrit alors son livre historique, *L'homme Moïse et la religion monothéiste* (1939/1996c), où il discute les origines historiques de ce complexe: il avance les origines égyptiennes de l'homme Moïse, devenu juif par légende, puis s'appuie sur les recherches d'un historien berlinois nommé Sellin sur le meurtre de Moïse, pour expliquer la naissance du monothéisme.

En parallèle, on aurait pu faire un retour dans l'histoire en s'appuyant sur l'appareil conceptuel lacanien, puisque Lacan aussi cherche les origines de la lettre et de l'écriture, pour saisir les ressorts de l'identification – à la place exacte où se trouve, chez Freud, le complexe d'Œdipe. Dans ce cas, on aurait dû supposer une vision évolutive de l'écriture: depuis les simples traits comme premiers traces écrites, à travers les pictogrammes qui sont les images des choses, puis idéogrammes, déjà plus abstraits, simplifiés, symbolisés et inclus dans les systèmes grammaticaux plus complexes, jusqu'à la forme la plus abstraite et la plus aboutie de l'écriture qu'est l'écriture phonétique en tant qu'elle efface tout rapport à la chose, la lettre comme support phonétique qui est pratiquement contemporaine à la naissance du monothéisme. Le fantasme collectif, celui de l'évolution de l'Homme dans l'histoire, rejoint ici ses deux bouts. Or, ceci n'est pas la voie qu'emprunte Lacan qui ne cesse de faire travailler l'histoire au sein même du discours analytique. Ceci ne veut pas dire que ses analyses ne s'ouvrent pas aux recherches historiques et que cette méthode ne produise pas de résultats scientifiques tout à fait pertinents et qui peuvent percer dans d'autres discours. Cependant, aborder l'écriture dans le champ du discours analytique suppose de reconsidérer le retour à l'histoire au sein de ce discours, ce qui nous amène au fait qu'on retrouve, à la place exacte de la recherche historique freudienne qui fait surgir le parricide et la naissance de la religion monothéiste, chez Lacan, non pas l'avènement de l'écriture phonétique en tant qu'un fait historique et qui aurait, dans la suite logique, poussé la psychanalyse vers ce que Derrida avait appelé une "graphologie psychanalytique", un champ de l'analyse de l'écriture, des lettres, des traits, des gestes, des signes et des lignes, bref, l'analyse de l'*espace* de la lettre comme symptôme graphologique ou dyslexique: les résidus pictographiques dans l'écriture alphabétique, analysables par l'appareil psychanalytique. (Derrida, 1967). Ceci n'est pas la voie empruntée par Lacan qui ne devient pas un psychanalyste de la lettre au sens graphologique, et par conséquent, disons-le, imaginaire. Dans l'analyse qu'il nous propose et à cette place exacte du parricide et de la naissance du monothéisme chez Freud, il resserre le jeu de signifiant en tant que tel, ses équivoques, et la pulsation du sujet dans ces réseaux. Cette conclusion semble simple, puisque la psychanalyse tombe sur ses propres pattes et y retrouve son propre matériel: l'actualité d'une parole analysante; mais le point essentiel c'est qu'elle ne s'appuie pas sur l'Autre, puisqu'elle retourne la boucle historique dans la matérialité de la lettre en tant que telle, comme trace du sujet, réduit à la structure. Cette analyse de la lettre en tant que fonction du signifiant et de l'histoire de l'écriture sera donc au cœur de l'expérience et de la pratique psychanalytiques, dans la mesure où, comme l'a révélé précisément l'analyse historique, il y a une contemporanéité originelle de l'écriture et du langage: c'est cela *lalangue* – le

langage dans la mesure où il inclut l'effet d'écriture.

Dans ce sens précis, et tout à fait à l'opposé du blâme que la métaphysique occidentale a pu porter sur l'écriture afin de sauver l'autorité du Maître, Lacan pourra même proposer une certaine primauté de l'écriture (Lacan, 1961-1962), dans la mesure où elle fait entrer, dans le réel, la différence absolue – celle dont la genèse nous dévoile le trait unaire et le nom propre.

Lorsque Lacan approche *lalangue* à travers l'antonimase qui ramène le nom propre, pourrait-on dire, à la surface du nom commun, comme lorsqu'il dit qu'il s'agit d'appivoiser le symptôme "jusqu'au point où le langage en puisse faire équivoque" (Lacan, 2021, p. 33) en le détachant du sens, il tente de produire cette opération de retournement, de torsion de la surface où advient le sujet. C'est l'opération que vise la psychanalyse et où la structure, le « pas » de cas, se saisit à l'aube de l'histoire de l'écriture.

Notas:

1. De la langue chinoise où les mots sont monosyllabiques et invariables, une langue sans grammaire, Lacan (1961-1962) dira que les mots "s'identifient au signifiant". Dans ce sens, la langue chinoise renforce la structure de fiction, ce qui est une idée que Lacan va reprendre dans les années 70 en traitant le japonais.
2. Lacan écrira aussi: "*un-carne*", pour souligner le Un du trait unaire qui incarne la différence.
3. Lacan (1976) avance ici que le signifiant-Un ne représente plus le sujet auprès de l'Autre, S_2 , et se réduit finalement au fait que les indices 1 et 2 ne sont que les indices d'un Autre divisé qui est celui de l'Autre barré, le signifiant du manque dans l'Autre. Le savoir est du côté de l'Un, mais dans l'Autre rien ne lui répond, si ce n'est qu'une duplicité de sens, toujours Autre.
4. On revient ici à la définition de *lalangue* que nous avons évoquée au début, celle que Lacan donne dans le séminaire *Le sinthome* (1976/2005): *lalangue*, ce sont les équivoques qui y sont possibles, et on peut rajouter que Lacan y lit le dépôt de l'inconscient, ce par quoi *lalangue* n'a rien d'arbitraire.
5. Ce même ruissellement qui revient, avec la lettre japonaise, en 1971/2003 dans *Lituraterre*.

Referências Bibliográficas

- Derrida, J. (1967). Freud et la scène de l'écriture. In *L'écriture et la différence* (pp. 293-340). Paris: Éditions du Seuil.
- Février, J. (1959). *Histoire de l'écriture*, Paris: Payot.
- Freud, S. (1996a). A interpretação dos sonhos. In *Edição standard brasileira das obras psicológicas completas de Sigmund Freud* (Vols. 4, 5). Rio de Janeiro: Imago. (Trabalho original publicado em 1900).
- Freud, S. (1996b). Uma nota sobre o "bloco mágico". In *Edição standard brasileira das obras psicológicas completas de Sigmund Freud* (Vol. 19, pp. 253-262). Rio de Janeiro: Imago. (Trabalho original publicado em 1925).

- Freud, S. (1996c). *Moisés e o monoteísmo*. In Edição standard brasileira das obras psicológicas completas de Sigmund Freud (Vol. 23, pp. 15-150). Rio de Janeiro: Imago. (Trabalho original publicado em 1939).
- Freud, S. (1996d). Projeto para uma psicologia científica. In *Edição standard brasileira das obras psicológicas completas de Sigmund Freud* (Vol. 1, pp. 355-466). Rio de Janeiro: Imago. (Trabalho original publicado em 1950[1895]).
- Gardiner, A. (2010). *La théorie des noms propres*. Paris: EPEL.
- Julien, P. (1990). *Le retour à Freud de Jacques Lacan*. Paris: E.P.E.L.
- Lacan, J. (1961-1962). *L'identification*. Inédit.
- Lacan, J. (1966). Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien. In *Écrits*. Paris: Éditions du Seuil.
- Lacan, J. (1975). *Le Séminaire livre XX, Encore*. Paris: Seuil.
- Lacan, J. (1976). *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*. Inédit.
- Lacan, J. (1991). *Le Séminaire livre XVII, L'envers de la psychanalyse*. Paris: Éditions du Seuil. (Travail original publiée dans 1969-1970).
- Lacan, J. (2001). Postface au *Séminaire XI*. In *Autres écrits*. Paris: Éditions du Seuil.
- Lacan, J. (2003). Lituraterra. In *Outros Escritos* (pp. 15-25). Rio de Janeiro: Jorge Zahar Editor. (Trabalho original publicado em 1971).
- Lacan, J. (2005). *Le Séminaire livre XXIII, Le sinthome*. Paris: Éditions du Seuil. (Travail original publiée dans 1976).
- Lacan, J. (2019). *Le Séminaire livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*. Paris: Éditions du Seuil. (Travail original publiée dans 1959-1960).
- Lacan, J. (2021). La troisième. In J.-A. Miller. *Théorie de la langue*. Paris: Navarin Éditeur. (Travail original publiée dans 1974).
- Mill, J. S. (1988). *Système de logique*. Bruxelles: Mardaga.
- Russell. (2002). *Écrits de logique philosophique*. Paris: PUF.

Citação/Citation: Dussert, A. Z. (mai. 2022 a out. 2022). La langue de la lettre. *Revista aSEPHallus de Orientação Lacaniana*, 17(34), 32-47. Disponível em www.isepol.com/asephallus. doi: 10.17852/1809-709x.2022v17n34p32-47

Editor do artigo: Tania Coelho dos Santos

Recebido/ Received: 03/06/2022 / 06/03/2022.

Aceito/ Accepted: 19/08/2022 / 08/19/2022.

Copyright: © 2022. Associação Núcleo Sephora de Pesquisa sobre o moderno e o contemporâneo. Este é um artigo de livre acesso, que permite uso irrestrito, distribuição e reprodução em qualquer meio, desde que o autor e a fonte sejam citados/This is an open-access article, which permits unrestricted use, distribution, and reproduction in any medium, provided the author and source are credited.